

soumises à certaines règles fixes, mais n'altérant jamais l'essence même du langage ou son identité primitive. C'est ainsi, que d'une famille, d'un rameau, d'une langue spéciale à l'autre, ces divergences se font sentir avec une intensité toujours moins forte, jusqu'à ce qu'elles se réduisent enfin à de simples désinences, à des nuances délicates et légères dans l'emploi figuré de chaque mot. La clef de voûte de tout cet édifice, le point central vers lequel aboutissent toutes ces modifications d'un même type, tous ces rayons partis d'un même foyer, est sans contredit la langue indienne telle qu'elle existe dans les livres des Brahmes, dépositaires des fastes de leur patrie, et telle qu'elle se déploie majestueusement dans les quatre périodes de sa littérature. L'âge primitif et religieux, marqué par les antiques Védas, est suivi des temps héroïques, illustrés par les lois de Manus, par les Puranas ou annales mythologiques, et par les deux poèmes gigantesques du Ramayan et du Mahabharat, dont les chantres, Valmiki et Vyasas, à la fois poètes et philosophes, apparaissent comme deux nobles figures, rivales et contemporains d'Homère. Puis vient l'époque élégante et polie où, peu de temps avant Virgile, Jayadévas dans ses élégies pastorales, Kalidasas dans sa gracieuse Sakuntala, surent tirer du luth indien les sons les plus suaves et les plus purs. Ce fut aussi l'époque philosophique, érudite et grammaticale, suivie bientôt de la décadence qui marqua les siècles postérieurs, et l'Inde, sœur aînée de l'Europe, atteignait sa décrépitude quand celle-ci préludait à peine aux merveilles de la renaissance. Toutefois sa langue lui est restée, et cet idiome mélodieux et grave, divisé dès son origine en sanscrit, pracrit, pali, zend, chez les peuples de l'Inde et de la Perse ancienne, subsiste encore au fond de toutes les langues parlées, non-seulement du Gange au Tigre, mais encore de Ceylan à l'Islande et de la mer des Indes à l'Atlantique.

Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil sur les éléments